

Ils se précipitèrent dans l'escalier, montant les marches deux à deux, le plus silencieusement possible. Gamache s'efforçait de respirer normalement, comme s'il était assis chez lui, comme s'il n'avait pas le moindre souci.

– Monsieur? dit la voix du jeune agent dans les écouteurs de l'inspecteur-chef.

– Vous devez me croire, mon garçon. Il ne vous arrivera rien de mal.

Gamache luttait pour garder un ton autoritaire, assuré, et espérait que le jeune agent ne percevait pas la tension, la nervosité dans sa voix.

– Je vous crois.

Ils arrivèrent à l'étage. L'inspecteur Beauvoir s'arrêta et se tourna vers son chef. Gamache regarda sa montre.

Quarante-sept secondes.

Il leur restait encore du temps.

Dans ses écouteurs, l'agent lui disait à quel point le soleil sur son visage lui faisait du bien.

Les autres membres de l'équipe, vêtus d'une veste tactique et leur arme automatique à la main, atteignirent l'étage à leur tour. Tous avaient les yeux braqués sur le chef. L'inspecteur Beauvoir aussi attendait qu'il prenne une décision. De quel côté fallait-il aller? Ils étaient tout près: à quelques mètres à peine de leur objectif.

Gamache scruta un des couloirs sombres et lugubres de l'usine abandonnée, puis l'autre.

Ils semblaient identiques. À travers les fenêtres cassées et sales, un peu de lumière réussissait à pénétrer, et avec elle la journée de décembre.

Quarante-trois secondes.

D'un geste assuré, il pointa le doigt à gauche, et ils se mirent à courir, silencieusement, vers la porte au bout du corridor. Tout en courant, Gamache empoigna fermement son fusil et parla calmement dans le microphone de son casque d'écoute.

– Il n'y a aucune raison de s'inquiéter.

– Il reste quarante secondes, monsieur.

Chaque mot avait été prononcé d'une voix haletante, comme si l'homme à l'autre bout avait de la difficulté à respirer.

– Écoutez-moi, dit Gamache, en tendant la main vers la porte.

L'équipe fonça devant.

Trente-six secondes.

– Il ne vous arrivera rien, je vous l'assure, poursuivit Gamache d'une voix convaincante, pleine d'autorité, comme s'il défiait le jeune agent de le contredire. Ce soir, vous souperez avec votre famille.

– Oui, monsieur.

L'équipe tactique se posta devant la porte close, dont la vitre givrée était crasseuse. Obscurcie.

Gamache s'arrêta un instant, les yeux fixés sur la porte, la main suspendue dans les airs, prête à donner le signal de l'enfoncer. Pour sauver son agent.

Vingt-neuf secondes.

À côté de lui, muscles tendus, Beauvoir attendait de pouvoir s'élancer.

Trop tard, l'inspecteur-chef Gamache se rendit compte qu'il avait commis une erreur.

– Laisse le temps faire son œuvre, Armand.

– Avec le temps?

Gamache sourit à l'homme âgé et ferma sa main droite en un poing serré. Pour faire cesser le tremblement. Celui-ci était si léger que, il en était certain, la serveuse du café où ils étaient

attablés, à Québec, ne l'avait pas remarqué. Les deux étudiants, en face, qui tapaient sur leur portable, ne le remarqueraient pas. Personne ne le remarquerait.

Sauf quelqu'un de très près de lui.

Il regarda Émile Comeau, qui émiettait un croissant feuilleté d'une main sûre. Son mentor et ancien chef approchait les quatre-vingts ans. Ses cheveux étaient blancs et bien coiffés, et ses yeux, derrière ses lunettes, d'un bleu vif. Il était svelte et énergique, même maintenant. À chacune de ses visites, cependant, Armand Gamache constatait un léger affaissement des traits du visage et un léger ralentissement des gestes.

Avec le temps...

Veuf depuis cinq ans, Émile Comeau connaissait le pouvoir, et la durée, du temps.

La femme de Gamache, Reine-Marie, était partie à l'aube ce matin-là, après avoir passé une semaine avec les deux hommes dans la maison en pierre d'Émile dans le Vieux-Québec, à l'intérieur des murs. Ils avaient pris leurs repas du soir ensemble devant le feu de foyer. Ils s'étaient promenés dans les rues étroites couvertes de neige. Ils avaient parlé. Ils avaient gardé le silence. Ils avaient lu les journaux, discuté de l'actualité. Tous les trois. Ou quatre, si on comptait Henri, le berger allemand du couple.

Et presque tous les jours Gamache s'était rendu, seul, dans une bibliothèque du quartier, pour lire.

Émile et Reine-Marie l'avaient laissé faire, conscients qu'en ce moment il avait besoin à la fois de compagnie et de solitude.

Puis le temps était venu pour Reine-Marie de partir. Après avoir dit au revoir à Émile, elle s'était tournée vers son mari. Cet homme, grand et bien bâti, qui préférait la lecture et de longues promenades à toute autre activité, ressemblait davantage à un éminent professeur dans la mi-cinquantaine qu'au chef de l'escouade des homicides la plus prestigieuse du Canada : la Sûreté du Québec. Il l'avait accompagnée jusqu'à sa voiture et avait gratté la glace qui s'était formée sur le pare-brise.

– Tu n'es pas obligée de t'en aller, tu sais, avait-il dit en lui souriant, debout à côté d'elle dans le petit matin froid.

Assis dans un banc de neige tout près, Henri les observait.

– Oui, je sais. Mais Émile et toi avez besoin de passer du temps ensemble. J’ai vu comment vous vous regardiez.

– Le désir? dit l’inspecteur-chef en riant. J’espérais que nous avions été plus discrets.

– Rien n’échappe à une épouse.

Elle sourit en fixant ses yeux brun foncé. Bien qu’il portât un chapeau, elle voyait ses cheveux grisonnants et légèrement bouclés à l’endroit où ils dépassaient du tissu. Et sa barbe. Elle s’était peu à peu habituée à la barbe. Pendant des années, il avait eu une moustache, mais récemment, depuis les événements, il s’était laissé pousser la barbe, qu’il gardait toujours bien taillée.

Reine-Marie marqua une pause. Devait-elle le dire? Ce n’était jamais loin de ses pensées, maintenant, jamais loin de sa bouche. Il s’agissait de mots qu’elle savait pourtant inutiles – si l’on pouvait qualifier des mots de cette façon. Ils ne pouvaient certainement pas faire arriver ce qu’ils exprimaient. Si ç’avait été le cas, elle entourerait, envelopperait son mari de ses mots.

– Reviens à la maison quand tu pourras, dit-elle plutôt, d’un ton léger.

Il l’embrassa.

– Je rentrerai dans quelques jours, une semaine tout au plus. Appelle-moi lorsque tu seras arrivée.

– D’accord, répondit-elle, puis elle monta dans l’auto.

– Je t’aime, dit Armand en tendant sa main gantée pour lui toucher l’épaule par la fenêtre ouverte.

« Fais attention! hurlait Reine-Marie dans sa tête. Prends soin de toi. Rentre à la maison avec moi. Sois prudent. Je t’en supplie, sois prudent! »

Elle posa sa propre main gantée sur la sienne.

– Je t’aime.

Puis elle partit, en direction de Montréal. Jetant un coup d’œil dans le rétroviseur, elle vit Armand au milieu de la rue, déserte à cette heure matinale, et Henri venu naturellement se placer à côté de lui. Tous deux la regardèrent, jusqu’à ce qu’elle disparaisse.

Même après qu'elle eut tourné le coin, l'inspecteur-chef garda les yeux fixés devant lui. Puis il prit une pelle et enleva lentement la neige poudreuse tombée au cours de la nuit sur les marches du perron. Lorsqu'il s'arrêta un moment pour se reposer, les bras croisés sur la poignée de la pelle, il s'émerveilla devant la beauté de la neige fraîche dans les premières lueurs du jour. Elle paraissait bleu pâle plutôt que blanche, et ici et là elle scintillait comme de minuscules prismes, là où, après avoir tourbillonné, les flocons s'étaient amoncelés pour ensuite capter la lumière, la recomposer et la rediffuser. Comme quelque chose de vivant et joyeux.

La vie dans la vieille ville fortifiée était ainsi : à la fois douce et dynamique, ancienne et animée.

Prenant un peu de neige dans ses mains, l'inspecteur-chef l'écrasa pour former une balle. Henri se leva immédiatement, sa queue battant si fort que tout son arrière-train oscillait. Il avait les yeux rivés sur la balle.

Gamache la lança dans les airs, et le chien bondit, ouvrit la gueule et la referma sur la balle. Retombant sur ses pattes, Henri fut encore une fois surpris de constater que l'objet qui paraissait si solide avait soudainement disparu.

Il s'était volatilisé si rapidement.

Mais ce serait différent la prochaine fois.

Gamache émit un petit rire. Henri avait peut-être raison.

Au même moment, Émile sortit de la maison, emmitoufflé dans un gros manteau d'hiver qui le protégerait du froid mordant de février.

– Prêt?

Le vieil homme enfonça une tuque sur sa tête de manière qu'elle lui couvre les oreilles et le front, puis enfila d'épaisses mitaines ressemblant à des gants de boxe.

– Prêt pour quoi? Un siège?

– Pour le petit-déjeuner, mon vieux. Allez viens, avant que quelqu'un prenne le dernier croissant.

Il savait comment motiver son ancien subalterne. Laissant à peine le temps à Gamache de remettre la pelle à sa place, Émile commença à remonter la rue enneigée. Autour d'eux, les autres résidents du Vieux-Québec se réveillaient, sortant dans

la douce lumière du matin pour pelleter, déneiger leur voiture ou se rendre à pied à la boulangerie pour acheter une baguette et du café.

Les deux hommes et Henri empruntèrent la rue Saint-Jean, passant à côté des restaurants et des boutiques pour touristes, jusqu'à une petite rue transversale appelée Couillard, où se trouvait le café Chez Temporel.

Ils fréquentaient ce café depuis quinze ans, soit depuis que, à sa retraite, le directeur Émile Comeau s'était installé dans le Vieux-Québec et que Gamache venait lui rendre visite à l'occasion, pour passer du temps avec son mentor et l'aider à effectuer diverses petites tâches qui s'accumulaient : pelleter, empiler du bois pour le foyer, calfeutrer des fenêtres pour empêcher les courants d'air... Cette visite, cependant, était différente de toutes les autres fois où Gamache était venu à Québec en hiver.

Cette fois, c'était Gamache qui avait besoin d'aide.

– Alors, dit Émile en s'appuyant au dossier de sa chaise, ses mains fines entourant son bol de café au lait. Comment avance la recherche ?

– Je n'ai pas encore trouvé de sources mentionnant que le capitaine Cook avait rencontré Bougainville avant la bataille de Québec, mais cela remonte à deux cent cinquante ans. Les registres n'ont pas été bien tenus et les documents sont éparpillés. Mais je sais qu'ils sont là, quelque part. C'est une bibliothèque incroyable, Émile. Elle contient des volumes datant de plusieurs siècles.

Comeau regarda son compagnon parler d'obscurs ouvrages d'une bibliothèque de quartier dans lesquels il fouillait et des détails qu'il découvrait au sujet d'une bataille menée il y a longtemps, et qui avait été perdue. De son point de vue, du moins. Y avait-il enfin une étincelle dans ces yeux qu'il aimait tant ? Ces yeux qu'il avait si souvent fixés sur les lieux de crimes atroces lorsqu'ils traquaient des meurtriers, les pourchassant à travers bois, villages et champs, fonçant à toute vitesse et accumulant indices, preuves et soupçons. En se remémorant cette période, il se souvint d'un vers : « Par les obscurités titanesques des terreurs en abîmes. » Oui, se dit-il, ces mots décrivaient bien la situation. *Des terreurs en abîmes.* Les leurs et celles des meurtriers.

À maintes reprises et en divers endroits de la province, Gamache et Comeau s'étaient trouvés assis face à face à une table, comme aujourd'hui. Maintenant, cependant, il était temps de se reposer des meurtres. Plus d'assassinats, plus de morts. Armand en avait trop vu, dernièrement. Non, il valait mieux qu'il s'absorbe dans l'histoire passée, s'intéresse à des vies depuis longtemps terminées. Se consacre à une activité intellectuelle, rien de plus.

À côté d'eux, Henri bougea et, instinctivement, Gamache baissa la main pour le flatter et le rassurer. Et encore une fois Émile remarqua le tremblement. À peine visible maintenant. Plus fort à d'autres occasions. Parfois, il disparaissait complètement. C'était un tremblement révélateur, et Émile connaissait l'horrible réalité qu'il révélait.

Il aurait tant voulu prendre cette main et la tenir fermement, et dire à Armand que tout irait bien. Car c'était vrai, il le savait.

Avec le temps.

En observant Armand Gamache, il remarqua de nouveau la cicatrice qui lui zébrait la tempe gauche. Et la barbe qu'il s'était laissé pousser. Pour que les gens cessent de le dévisager et ne puissent reconnaître le policier le plus reconnaissable du Québec.

Mais, évidemment, cela importait peu. Ce n'était pas d'eux qu'Armand Gamache se cachait.

La serveuse de Chez Temporel vint leur offrir d'autre café.

– Merci, Danielle, dirent les deux hommes en même temps.

Avant de s'éloigner, elle sourit à ces hommes d'apparence si différente, mais qui, d'une certaine façon, paraissaient si semblables.

Tout en buvant leur café et en mangeant leur pain au chocolat et leur croissant aux amandes, ils parlèrent du Carnaval de Québec, qui commençait ce soir-là. De temps en temps, ils se taisaient et regardaient, dehors, les hommes et les femmes qui se rendaient à leur travail en se hâtant le long de la rue dans l'air glacial. Au centre de la table en bois, quelqu'un avait gravé un trèfle à trois feuilles. Émile frota les petites entailles avec son index.

Et se demanda quand Armand allait vouloir parler de ce qui s'était passé.

Il était dix heures trente et la réunion mensuelle du conseil d'administration de la Literary and Historical Society allait bientôt commencer. Pendant de nombreuses années, les réunions avaient eu lieu en soirée, quand la bibliothèque était fermée, mais on s'était rendu compte que de moins en moins de membres s'y présentaient.

Le président, Porter Wilson, avait donc changé l'heure. Du moins, il pensait l'avoir fait. En tout cas, selon le procès-verbal, c'était lui qui avait proposé la motion. Cependant, dans son for intérieur, il lui semblait se souvenir de s'y être opposé.

Les voilà pourtant réunis en matinée, comme c'était le cas depuis quelques années. Les autres membres s'étaient adaptés, comme Porter avait dû le faire puisque, apparemment, c'était son idée.

Le fait que les administrateurs se soient adaptés constituait un miracle. La dernière fois qu'on leur avait demandé de changer quelque chose, c'était le cuir usé des chaises et des fauteuils de la Société, et cela remontait à soixante-trois ans. Certains membres du conseil se souvenaient encore de pères, de mères, de grands-parents alignés de part et d'autre de la ligne Mason-Dixon du rembourrage. Se rappelaient les remarques fielleuses formulées derrière des portes closes, derrière le dos des gens, mais devant les enfants. Lesquels, soixante-trois ans plus tard, n'avaient pas oublié le sournois remplacement du vieux cuir noir par du cuir noir neuf.

Lorsque Porter tira sa chaise, à une extrémité de la table, elle lui sembla usée. Il s'assit rapidement afin que personne – et surtout pas lui – ne puisse la voir.

De petites piles de papiers avaient été déposées devant sa place et toutes les autres, en rangées bien droites jusqu'à l'autre bout de la table. C'était Elizabeth MacWhirter qui avait fait cela. Il regarda attentivement Elizabeth. Une femme ordinaire, grande et mince ; du moins l'avait-elle été quand le monde était jeune. Maintenant, elle paraissait tout simplement lyophilisée. Comme ces très vieux cadavres tirés de glaciers, à l'apparence



encore humaine, mais ratatinés et gris. Elle portait une robe bleue, pratique, un vêtement de très bonne coupe, taillé dans un tissu de qualité, il n'en doutait pas. Elle était l'une des MacWhirter, après tout. Une riche et vénérable famille, qui n'avait pas pour habitude de faire étalage de sa fortune, et dont les membres ne brillaient pas par leur intelligence. Son frère avait vendu l'empire maritime environ dix ans trop tard. Mais il restait de l'argent. Porter trouvait Elizabeth un peu ennuyeuse, mais responsable. Ni une meneuse ni une visionnaire, elle n'était pas du genre à pouvoir aider une communauté en péril à survivre. Contrairement à lui. Ou son père avant lui. Et son grand-père.

Car l'existence de la petite communauté anglophone du Vieux-Québec était en péril depuis des générations. Le danger qui pesait sur elle était constant; parfois il s'aggravait et parfois il s'atténuait, mais il ne disparaissait jamais complètement. Comme les Anglais.

Porter Wilson n'avait jamais combattu dans une guerre, ayant été un petit peu trop jeune, puis trop vieux. Pas dans une guerre officielle, en tout cas. Cependant, les autres membres du conseil et lui se savaient engagés dans une bataille. Qu'ils étaient en train de perdre, pressentait-il.

Près de la porte, Elizabeth MacWhirter accueillit les autres administrateurs à mesure qu'ils arrivèrent, puis regarda Porter Wilson qui, déjà assis au bout de la table, relisait ses notes.

Il avait accompli beaucoup de choses au cours de sa vie, elle le savait. La chorale qu'il avait montée, la troupe de théâtre amateur, l'aile de la résidence pour personnes âgées: tout ça avait été réalisé grâce à la force de sa volonté et à sa personnalité. Mais le résultat aurait été meilleur s'il avait demandé et accepté des conseils.

Sa forte personnalité lui permettait de créer, mais elle paralysait, aussi. Il aurait sûrement pu accomplir beaucoup plus de choses s'il avait été gentil. Combien d'autres projets aurait-il pu mener à bien s'il avait été plus aimable? Il est vrai, cependant, que dynamisme et amabilité ne vont pas souvent de pair. Pourtant, lorsqu'ils sont réunis, rien ne peut les arrêter.

Porter, lui, pouvait être arrêté. En fait, il se freinait lui-même. Maintenant, le seul conseil d'administration capable de l'endurer était celui de la Literary and Historical Society – la «Lit and His», comme on la désignait familièrement. Elizabeth connaissait Porter depuis soixante-dix ans, c'est-à-dire depuis que, le voyant tous les jours manger son lunch seul à l'école, elle était allée lui tenir compagnie. Jugeant que c'était une façon de lécher les bottes d'un membre du puissant clan des Wilson, Porter l'avait traitée avec mépris.

Malgré tout, elle lui avait tenu compagnie. Pas parce qu'elle le trouvait sympathique, mais plutôt parce que, même à cette époque, elle savait quelque chose que Porter Wilson mettrait des décennies à saisir. Les anglophones de la ville de Québec n'étaient plus les poids lourds, les paquebots, les luxueux transatlantiques de la société et de l'économie.

Ils étaient un radeau de sauvetage. À la dérive. Et on ne fait pas la guerre aux autres personnes dans l'embarcation.

Elizabeth MacWhirter l'avait compris. Et quand Porter provoquait une tempête qui menaçait de les faire chavirer, elle stabilisait le bateau.

Elle regarda Porter Wilson et vit un petit homme énergique aux yeux bruns et portant un postiche. Les cheveux naturels qui lui restaient étaient teints en noir – un noir d'ébène que pourraient envier les chaises. Il lançait des regards nerveux autour de lui.

M. Blake arriva le premier. Le plus âgé des membres du conseil, il passait presque tout son temps à la Lit and His, qui était pour ainsi dire sa seconde demeure. Il retira son manteau, montrant son uniforme : un complet de flanelle grise, une chemise blanche impeccablement propre et une cravate de soie bleue. Il était toujours tiré à quatre épingles. En présence de ce parfait gentleman, Elizabeth se sentait jeune et belle. Elle avait eu le béguin pour lui lorsqu'elle était une adolescente empotée et lui un fringant jeune homme dans la vingtaine.

Il était séduisant à l'époque et l'était encore, soixante ans plus tard, même si ses cheveux blancs étaient clairsemés et que sa silhouette autrefois élancée s'était voûtée et épaissie. Ses yeux,

cependant, pétillaient toujours d'intelligence, et il avait un grand cœur bien solide.

– Elizabeth, dit M. Blake avec un sourire.

Il lui prit la main et la garda dans la sienne pendant un instant. Pas trop longtemps ni trop familièrement, comme toujours. Juste assez pour qu'elle sache qu'il l'avait tenue.

Il s'assit à sa place habituelle. « La chaise, pensa Elizabeth, devrait être remplacée. Mais, honnêtement, M. Blake aussi. En fait, nous devrions tous être remplacés. »

Que se produirait-il quand tous les membres du conseil de la Literary and Historical Society seraient morts et qu'il ne resterait plus que de vieilles chaises vides ?

– Bien, il va falloir faire vite. Nous avons une séance d'entraînement dans une heure.

Tom Hancock venait d'arriver, suivi de Ken Haslam. Les deux hommes étaient souvent ensemble, ces jours-ci, étant d'improbables coéquipiers qui, dans quelques jours, devaient participer à une course ridicule.

Tom était le triomphe d'Elizabeth. Son espoir. Et pas simplement parce qu'il était le pasteur de l'église presbytérienne St. Andrew, à côté.

Il était jeune et faisait partie de la communauté depuis peu, ayant déménagé à Québec trois ans auparavant. Il avait trente-trois ans, soit environ la moitié de l'âge de l'autre plus jeune membre du conseil. Tom n'était pas encore cynique, ne souffrait pas encore d'épuisement. Il croyait encore que son église accueillerait de nouveaux paroissiens, que la communauté anglophone donnerait soudain naissance à des bébés qui, plus tard, souhaiteraient rester à Québec. Il croyait le gouvernement du Québec lorsque celui-ci promettait l'égal accès à l'emploi pour les anglophones. L'éducation et des soins de santé dans leur langue. Et des résidences pour personnes âgées, afin que, une fois tout espoir perdu, ils puissent mourir en entendant le personnel soignant leur parler dans leur langue maternelle.

Il avait réussi à inciter les membres du conseil à oser croire que tout n'était pas perdu. Et même, peut-être, qu'ils n'étaient pas réellement en guerre, pas engagés dans une sorte de terrible prolongement de la bataille des Plaines d'Abraham, que les

Anglais perdraient, cette fois. Elizabeth jeta un coup d'œil à la statue en bois curieusement si petite du général James Wolfe. Le héros martyr de la bataille qui s'était déroulée deux cent cinquante ans auparavant se dressait en accusateur au-dessus d'eux dans la bibliothèque de la Literary and Historical Society. Pour être témoin de leurs guéguerres et leur rappeler, constamment, la grande bataille qu'il avait menée, pour eux. Au cours de laquelle il était mort, mais seulement après avoir remporté la victoire sur la terre ensanglantée du champ agricole, mettant ainsi fin à la guerre et assurant aux Britanniques le contrôle du Québec. Sur papier.

Maintenant, de son coin dans la belle vieille bibliothèque, le général Wolfe observait les membres de la Lit and His. Probablement avec un certain mépris, se dit Elizabeth.

– Alors, Ken, en forme? demanda Tom en s'asoyant à côté de son compagnon plus âgé. Vous êtes prêt pour la course?

Elizabeth n'entendit pas la réponse de Ken Haslam. De toute façon, elle ne s'y attendait pas. Les lèvres minces de Ken bougeaient, formaient des mots, mais qu'on n'entendait en fait jamais.

Les gens autour de la table firent silence un moment, pensant que Ken prononcerait peut-être enfin un mot audible. Ils avaient tort, cependant. Malgré tout, Tom Hancock continua de lui parler, comme s'ils étaient engagés dans une réelle conversation.

Voilà une autre raison pour laquelle Elizabeth aimait Tom. Il ne se laissait pas influencer par l'opinion voulant que, parce qu'il était silencieux, Ken était stupide. C'était tout le contraire, comme le savait Elizabeth. Cet homme dans la mi-soixantaine avait très bien réussi en affaires, mieux que tous les autres membres du conseil. Et maintenant, après avoir créé une entreprise prospère, Ken Haslam avait fait une autre chose remarquable.

Il avait décidé de participer à la périlleuse course en canot à glace et s'était joint à l'équipe de Tom Hancock. Il était le membre le plus âgé de l'équipe, et probablement de toutes les équipes. Et peut-être la personne la plus vieille ayant jamais pris part à cette course.

En regardant Ken, silencieux et calme, et Tom, jeune, énergique et bel homme, Elizabeth se demanda si, après tout, ils ne se comprenaient pas très bien. Peut-être taisaient-ils tous les deux certaines choses.

Elizabeth se posait des questions au sujet de Tom Hancock. Pourquoi, par exemple, avait-il choisi de desservir leur paroisse et de rester à l'intérieur des murs du Vieux-Québec? Il fallait être doté d'une personnalité particulière pour choisir de vivre dans ce qui équivalait à une forteresse.

– Bon, commençons la réunion, dit Porter en redressant le dos encore davantage.

– Winnie n'est pas encore arrivée, dit Elizabeth.

– Nous ne pouvons pas attendre.

– Pourquoi? demanda Tom.

Malgré le ton détendu, Porter perçut un défi à son autorité.

– Parce qu'il est déjà dix heures et demie passées et que c'est vous qui vouliez faire vite, répondit Porter, content d'avoir marqué un point.

Encore une fois, se dit Elizabeth, Porter avait réussi, en regardant un ami, à voir un ennemi.

– C'est vrai, mais je suis tout disposé à attendre, dit Tom avec un sourire, ne souhaitant pas engager un combat avec lui.

– Eh bien, pas moi. Premier point à l'ordre du jour?

Ils discutèrent de l'achat de nouveaux livres pendant quelque temps avant que Winnie arrive. Petite et débordante d'énergie, celle-ci faisait preuve d'une loyauté à toute épreuve, envers la communauté anglophone, la Lit and His et, surtout, son amie.

Elle entra dans la pièce d'un pas décidé, lança un regard méprisant à Porter et s'assit à côté d'Elizabeth.

– Je vois que vous avez commencé sans moi, dit-elle en s'adressant à Porter. Je t'avais dit que je serais en retard.

– En effet, mais ça ne veut pas dire que nous étions obligés de t'attendre. Nous discutons de nouveaux livres à acheter.

– Et ça ne t'a pas traversé l'esprit qu'il serait préférable d'en discuter avec la bibliothécaire?

– Eh bien, tu es là maintenant.

Les autres administrateurs observaient l'échange de propos comme s'ils étaient à Wimbledon, mais en y prenant pas mal moins d'intérêt. Il était assez évident qui, des deux, gagnerait le match.

Cinquante minutes plus tard, presque tous les sujets inscrits à l'ordre du jour avaient été abordés. Il restait un biscuit aux flocons d'avoine que, trop polis, les membres du conseil zieutaient sans oser le prendre. Ils avaient discuté des factures de chauffage, de la campagne de recrutement de nouveaux membres et des vieux livres écornés légués par testament à la bibliothèque, plutôt que de l'argent. En général, il s'agissait de sermons, ou d'horribles poèmes de l'époque victorienne, ou d'ennuyeux comptes rendus quotidiens de voyages sur l'Amazone ou d'expéditions de chasse au fin fond de l'Afrique pour abattre puis faire empailler une pauvre bête sauvage.

Ils avaient débattu de la possibilité d'organiser une autre vente de livres, mais, compte tenu du fiasco de la précédente, la discussion avait été de courte durée.

Pendant qu'elle prenait des notes, Elizabeth devait s'efforcer de ne pas répéter, en remuant silencieusement les lèvres, chaque commentaire des membres du conseil. C'était une sorte de liturgie, familière et singulièrement apaisante. Les mêmes mots répétés encore et encore, à chaque réunion. Pour les siècles des siècles. Amen.

Soudain, un bruit interrompit cette réconfortante liturgie, un son si inhabituel et surprenant que Porter faillit bondir de son siège.

– Qu'est-ce que c'était ? chuchota Ken Haslam, ce qui, dans son cas, équivalait presque à un cri.

– Je pense que c'est la sonnette de la porte d'entrée, dit Winnie.

– La sonnette ? dit Porter. J'ignorais que nous en avions une.

– Elle a été installée en 1897 après que le lieutenant-gouverneur, venu en visite, n'avait pas pu entrer, répondit M. Blake, comme s'il avait été là à l'époque. Je ne l'avais jamais entendue avant aujourd'hui.

Il l'entendit une deuxième fois. Une longue sonnerie stridente. Elizabeth avait verrouillé la porte d'entrée dès que

tout le monde avait été arrivé, une précaution pour éviter une interruption de la réunion. Mais, comme il ne venait pour ainsi dire jamais personne, il s'agissait d'une habitude plutôt que d'une nécessité. Elle avait également accroché un écriteau sur la lourde porte en bois : « Réunion du conseil en cours. La bibliothèque rouvrira à midi. Merci. *Thank you.* »

La sonnette retentit de nouveau. Quelqu'un gardait le doigt enfoncé sur le bouton.

Les administrateurs continuèrent néanmoins de se dévisager les uns les autres.

– Je vais y aller, dit Elizabeth.

Porter baissa les yeux sur ses papiers, la prudence étant mère de sûreté.

– Non, dit Winnie en se levant, je vais y aller. Restez tous ici.

Ils la regardèrent disparaître au bout du couloir et l'entendirent descendre les marches en bois, puis, après une minute de silence, les remonter.

Ils écoutèrent le claquement de ses pas qui se rapprochaient. Arrivée à la porte, elle s'arrêta. Le visage pâle et sérieux, elle dit :

– Il y a quelqu'un à la porte. Quelqu'un qui veut parler aux membres du conseil.

– Eh bien, qui est-ce ? demanda Porter, se rappelant qu'il était leur chef, maintenant que la femme âgée était allée répondre à la porte.

– Augustin Renaud.

Elle vit l'étonnement sur tous les visages. Si elle avait dit « Dracula », les administrateurs n'auraient pas été plus stupéfaits, ce qui, chez des anglophones, se traduisait par des sourcils levés.

Dans la pièce, tous les sourcils étaient levés, et si le général Wolfe en avait été capable, il aurait également haussé les siens.

– Je l'ai laissé dehors, ajouta Winnie.

Comme pour appuyer ses dires, la sonnerie stridente retentit encore une fois.

– Que devrions-nous faire ? demanda-t-elle.

Au lieu de regarder Porter, elle s'était tournée vers Elizabeth, comme le firent tous les autres.

– Il faut procéder à un vote, répondit enfin Elizabeth. Devrions-nous accepter de le recevoir ?

- Il ne figure pas à l'ordre du jour, fit remarquer M. Blake.
- C'est vrai, dit Porter.

Il essayait de réaffirmer son autorité, mais même lui regardait Elizabeth.

– Qui est d'avis que nous devrions laisser Augustin Renaud s'adresser au conseil? demanda Elizabeth.

Aucune main ne se leva.

Elizabeth déposa son stylo, sans prendre note du résultat du vote. Après avoir fait un bref signe de tête, elle se leva.

– Je vais aller l'informer de la décision.

– Je t'accompagne, dit Winnie.

– Non, ma chère. Reste ici. Je reviens dans un instant. Non, mais, honnêtement?

Rendue à la porte, elle marqua une pause, embrassant du regard le conseil et, au-dessus, le général Wolfe.

– Est-ce que ça pourrait vraiment très mal se passer?

Ils connaissaient tous la réponse à cette question. Quand Augustin Renaud venait les voir, ce n'était jamais une bonne chose.